UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ÉTUDE DOGMATIQUE

SUR LA

PREMIÈRE ÉPITRE DE SAINT PIERRE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le avril 1867, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

E. DAVAINE,

D'AIX (NORD).

STRASBOURG.

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1867.

A LA MÉMOIRE BÉNIE DE MA MÈRE.

A MON PÈRE

Affection filiale.

E. DAVAINE.

A MES PARENTS.

A MES AMIS.

E. DAVAINE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté

M. REUSS ✻, Président de la soutenance.

MM. REUSS ✻,
BRUCH ✻,
COLANI,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

ÉTUDE DOGMATIQUE

SUR LA

PREMIÈRE ÉPITRE DE PIERRE.

INTRODUCTION.

Aujourd'hui, plus que jamais, on sent que les sujets les plus importants à traiter sont ceux qui se rapportent à nos livres sacrés. Chacun éprouve le besoin de se faire des idées aussi nettes et aussi précises que possible sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, comme sur la théologie en général et l'enseignement des apôtres. C'est précisément ce besoin qui nous a déterminé à entreprendre cette étude. Si nous avons choisi de préférence la première épître de Pierre pour en faire l'objet de notre travail, c'est qu'elle offre un très-grand intérêt et qu'elle a été en général moins explorée que les autres livres du Nouveau Testament. Nous aimons toutefois à dire d'avance que le but que nous nous proposons n'est pas tant celui de donner des idées nouvelles sur le sujet, que celui d'en retirer pour nous-même des connaissances nouvelles et un véritable profit. Nous entreprenons donc cette tâche sans parti pris, décidé à n'admettre d'autres résultats que ceux qui nous paraîtront, après un examen attentif de notre sujet, les plus sûrs et les mieux fondés.

D.

Le plan que nous suivrons est tout à fait simple. Nous essaierons d'abord d'analyser notre épître afin d'en mieux déterminer le but et la date, et surtout afin d'en mieux saisir le système dogmatique. En entrant ensuite dans le cœur de notre sujet, nous partirons de l'homme pour bien établir quel est son état avant sa conversion, puis nous passerons en revue, d'un côté l'œuvre de Dieu comme premier auteur du salut, et, de l'autre, l'œuvre de Jésus-Christ comme auteur et instrument du salut. Toutefois, avant de passer à l'œuvre de Jésus-Christ, nous nous arrêterons sur sa personne, que nous étudierons au double point de vue de sa nature humaine et de sa nature divine. Enfin, la marche de notre travail nous conduira tout naturellement à rechercher les moyens qui sont mentionnés par l'apôtre pour pouvoir s'approprier le salut. Nous terminerons par l'essai d'une explication des rapports qu'on a remarqués entre certains passages de notre épître, et d'autres passages appartenant d'un côté à Paul et de l'autre à Jacques. — Tel est le plan du travail que nous nous sommes imposé et que nous suivrons d'une manière rigoureuse.

Avant de terminer cette introduction, nous dirons encore que, vu l'état des débats sur la seconde épître de Pierre, nous n'avons pas jugé à propos de nous en servir pour essayer de déterminer l'enseignement de l'apôtre. Quant à l'authenticité de la première épître, qui a été également contestée[1], nous croyons devoir dire ici que nous ne nous en occuperons pas, une telle

[1] Mayerhoff, dans son *Introduction aux livres du Nouveau Testament*, a essayé de réunir toutes les preuves en faveur de l'authenticité; voy. également Weiss, *Der Petrinische Lehrbegriff*.

étude ne rentrant nullement dans notre sujet. Nous partons du point de vue qu'elle est bien l'œuvre de l'apôtre Pierre, sans chercher en aucune façon à en établir les preuves.

Analyse, but et date du livre.

Avant d'entrer plus particulièrement dans l'étude dogmatique de notre épître, nous croyons qu'il ne sera pas absolument inutile de la résumer, afin d'en faire ressortir les principales idées et leur enchaînement. Cette analyse aura de plus l'avantage de nous guider plus sûrement dans l'examen du système théologique de Pierre, que nous aurons surtout à étudier. Une autre raison qui nous engage à faire ce travail préliminaire, c'est que nous nous trouvons ici en présence d'une épître dont le fil conducteur et le but ont paru assez difficiles à déterminer pour que plus d'un théologien ait prétendu que l'auteur avait écrit sans ordre et sans suite. Quant à nous, nous ne sommes pas absolument de cet avis. Nous croyons remarquer partout chez l'auteur un certain besoin de classer ses idées de façon à les faire aboutir à un but déterminé d'avance. Toutefois nous ne pouvons nier qu'il n'y ait quelquefois certaines obscurités qui exigent du lecteur une attention assez soutenue, surtout s'il veut bien saisir le côté dogmatique de l'enseignement de Pierre. Il n'est pas difficile de reconnaître que l'apôtre n'était pas sorti, comme Paul par exemple, de l'école des rabbins, et qu'il n'était pas fait pour le métier d'écrivain. Doué

d'une imagination ardente, il arrive parfois qu'une phrase, un simple mot le font dévier pour un instant de l'idée qu'il développe. Aussi, pensons-nous qu'en face de certaines obscurités qu'on rencontre dans quelques développements, cette analyse est parfaitement légitimée.

Pierre commence par bénir Dieu de ce qu'il nous a donné par la Résurrection de Jésus-Christ une espérance vivante (I, 3). Cette espérance a pour objet un héritage impérissable et sans tache, c'est-à-dire le salut qui sera manifesté dans le dernier temps (I, 4, 5), elle doit donc causer notre joie, nous donner, malgré diverses épreuves, un grand amour pour Jésus-Christ, bien que nous ne le voyions pas présentement (I, 6, 8), et augmenter notre foi dont le prix est le salut de nos âmes.

Quant à ce salut, plusieurs motifs le relèvent singulièrement aux yeux de l'apôtre. D'abord, il nous est représenté comme ayant été l'objet des recherches et des investigations des prophètes (I, 10-12), puis, ceux qui ont été chargés de le prêcher ont été remplis du Saint-Esprit, et enfin, les anges le considèrent comme si important qu'ils désirent ardemment d'y plonger leurs regards pour le connaître à fond.

Après avoir placé ses lecteurs en face de ce salut et leur avoir recommandé de nouveau d'espérer pleinement en la grâce qui leur sera apportée à l'avénement de Jésus-Christ (I, 13), il leur adresse diverses recommandations, que nous rangerons en deux séries.

Quant à la *première*, qui contient surtout des recommandations générales, nous la ferons aller de I, 13 à II, 10, et nous la diviserons en trois sections :

1° De I, 13 à I, 21. L'apôtre ayant surtout relevé l'idée d'espérance dans les passages précédents, il est tout naturel qu'il recommande d'abord l'obéissance et la sainteté dans la vie, afin que cette espérance ne soit point vaine (I, 14, 15). Et pourquoi devons-nous marcher dans la sainteté? C'est parce que celui qui nous a appelés est saint (I, 15, 16); parce que Dieu jugera chacun selon ses œuvres (I, 17), et enfin, parce que nous avons été affranchis non par des choses périssables comme l'or ou l'argent, mais par le précieux sang de l'agneau sans défaut et sans tache, de Jésus que le Père a ressuscité, afin que notre foi et notre espérance, soient en Lui (I, 18, 19, 21).

2° De I, 22 à I, 25. A côté de cette vie de sainteté, l'apôtre place celle de l'amour fraternel et sincère que les fidèles se doivent les uns aux autres, et il relie ces deux idées par celle de la purification de l'âme (I, 22). Mais cet amour ne peut exister qu'autant que l'homme a été régénéré par la Parole de Dieu qui vit et demeure éternellement (I, 23).

3° De II, 1 à II, 10. Dans le commencement du chapitre, Pierre semble abandonner son idée d'amour, qu'il n'a pourtant fait que nommer en passant, pour parler du développement spirituel qui doit se produire chez le chrétien. Celui-ci doit d'abord se dépouiller de toute action mauvaise et désirer, comme un enfant nouvellement né, le lait non falsifié qui seul est capable de le faire croître pour le salut (II, 1, 2). Or, comme pour l'apôtre, ce salut est Christ, la pensée qui lui viendra tout naturellement à l'esprit sera celle de recommander aux fidèles l'union avec lui (II, 4). Et pourquoi faut-il s'unir avec lui? Pour être édifié comme des

pierres vivantes, afin que par lui on devienne une maison spirituelle et un sacerdoce saint et agréable à Dieu (II, 5).

Enfin, pour mieux appuyer ses exhortations et leur faire porter du fruit, l'apôtre ne peut s'empêcher d'établir un parallèle entre les incrédules, qui, par cela même qu'ils désobéissent à la Parole, se heurtent constamment contre la pierre angulaire (II, 7, 8), et les croyants, qui ont obtenu miséricorde et qui sont à la fois la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte et le peuple acquis (II, 9, 10). Il aime d'autant plus à faire cette comparaison qu'elle est tirée de l'Écriture (Ps. CXVIII, 22; És. VIII, 14; Os. II, 23), ce qui, à ses yeux, la rend plus propre encore à convaincre ses lecteurs de l'excellence de ses recommandations.

Quant à la *seconde* série, qui est surtout relative à des devoirs particuliers, nous la ferons aller de II, 11, à la fin de l'épître, et nous la diviserons également en plusieurs sections :

La première va de II, 11 à III, 7. Avant de passer à l'énumération de ces devoirs particuliers, l'apôtre éprouve le besoin de recommander aux fidèles d'avoir une bonne conduite au milieu des Gentils, aussi bien pour les amener à glorifier Dieu que pour se faire respecter par eux et prévenir si possible la persécution (II, 11, 12).

D'abord, vis-à-vis de l'autorité, le chrétien doit être soumis à toute institution humaine, parce que le Seigneur le veut (II, 13, 14). « La volonté de Dieu est qu'en faisant le bien, on ferme la bouche à l'ignorance des hommes insensés » (II, 15). D'ailleurs, en sa qualité de serviteur de Dieu, le chrétien doit honorer tout le monde, aimer ses frères, craindre Dieu, honorer le roi (II, 17).

Ensuite, vis-à-vis de son Maître, fût-il dur et méchant, le serviteur chrétien doit être obéissant. Et pourquoi cela? Parce que c'est une chose agréable à Dieu que de supporter la souffrance quand on la subit injustement et quand on fait le bien (II, 18, 19). D'ailleurs, Christ qui doit nous servir de modèle en toutes choses, n'a-t-il pas, lui aussi, souffert injustement, s'en remettant toujours à celui qui juge justement (II, 21-25)?

Enfin vis-à-vis de son mari païen la femme chrétienne doit être obéissante et soumise. Et ici, rien de plus beau que le motif invoqué par l'apôtre pour l'encourager à agir de cette manière: c'est, dit-il, afin que ceux qui n'obéissent pas à la Parole soient amenés à Dieu sans la Parole par la conduite de leurs femmes (III, 1, 2). A ce devoir, l'apôtre ajoute celui de la simplicité dans les vêtements, et pour que sa recommandation ait plus de poids, il l'appuie de l'exemple des saintes femmes et surtout de Sara (III, 3-6). Mais si, d'un côté, la femme doit obéissance et respect à son mari, de l'autre, le mari doit être rempli de douceur et de bonté à l'égard de sa femme, parce qu'elle est un être plus faible, parce qu'elle doit hériter une même place que lui dans les cieux, et enfin parce qu'en agissant ainsi, leur culte en commun ne rencontrera point d'obstacle (III, 7).

La deuxième, qui va de III, 8 à IV, 7, est surtout relative à la patience dans les épreuves. Après avoir passé en revue les différents devoirs qui concernent la société chrétienne vis-à-vis de la société païenne, l'apôtre éprouve le besoin de se résumer en s'adressant à tout le monde, et de recommander en bloc toutes les

vertus chrétiennes, comme l'amour fraternel, la douceur, la miséricorde etc. (III, 8, 9); et pour que ses conseils revêtent un cachet plus grand d'autorité, il les appuie, selon son habitude, sur différents passages de l'Écriture (Ps. XXXIV, 13; És. I, 16, 17; Ps. XXXIII, 18). Mais en accumulant tant de recommandations, où l'apôtre veut-il en venir? La suite le démontre fort bien: c'est pour prévenir la fureur des ennemis de Jésus-Christ. « Personne, dit-il, ne vous fera de mal, si vous vous conformez au bien » (III, 14). Cette parole toutefois ne semble devoir lui servir que d'introduction pour placer les chrétiens eux-mêmes en face de la persécution. Aussi dit-il immédiatement après: « Mais à supposer que vous souffriez pour la justice, vous seriez pourtant heureux » (III, 14). Développant alors son idée, il montre au fidèle quelle doit être sa règle de conduite, si elle éclatait: il ne doit pas craindre les menaces, il doit toujours être prêt à se défendre avec douceur et respect, et avoir une bonne conscience (III, 14-16). Et les raisons qui doivent surtout l'encourager à agir de cette manière et à supporter patiemment la souffrance, c'est qu'il parviendra peut-être à confondre ceux qui le calomnient (III, 16), c'est que Christ a souffert pour ses péchés (III, 18) et est même descendu dans le royaume des morts pour y exercer son œuvre de miséricorde (III, 19-21 et IV, 6), et enfin, c'est que pendant le temps qu'il doit encore passer sur la terre, il est de son devoir de vivre, non plus selon la convoitise des hommes, mais selon la volonté de Dieu (IV, 2).

La troisième va de IV, 7 à IV, 19. Cette section ressemble beaucoup à la précédente, en ce qu'elle se rap-

porte encore à la persécution. Mais l'apôtre y est amené par une idée particulière, celle du dernier avénement. Or comme il croit que cet avénement est très-prochain (IV, 7), il en tire différents devoirs à pratiquer, comme la prudence, la vigilance dans la prière, l'amour fraternel, l'hospitalité, le devoir de faire profiter ses frères des différents dons qu'on a reçus de Dieu (IV, 4-11). Toutefois il sait que la parousie du Seigneur ne doit arriver qu'après un certain temps d'épreuve et de persécution, et comme il voit déjà poindre à l'horizon des choses extraordinaires, qui pourraient épouvanter l'Église, il va déployer aussitôt son zèle pour remplir de confiance et d'espoir le cœur des fidèles. Il va même leur montrer que, s'ils sont outragés pour le nom de Christ, ils sont bienheureux (IV, 14). En effet, le chrétien qui souffre est heureux, parce qu'il participe aux souffrances de Christ (IV, 13), et que l'esprit de Dieu repose sur ceux qui sont éprouvés pour le nom de Jésus. Au reste, s'il faut souffrir, il vaut mieux souffrir comme chrétien que comme rebelle et pécheur. En effet, si déjà le juste n'est sauvé qu'avec peine, comment pourrait être sauvé l'homme pervers et impie (IV, 18)? C'est pourquoi, si on est appelé à souffrir pour sa foi, il faut même glorifier Dieu et s'en remettre continuellement à lui avec confiance (IV, 19).

La quatrième va de V, 1 à la fin de l'épître. Cette section laisse deviner qu'il y avait au moment où Pierre écrit sa lettre un esprit de contestation : d'une part, entre les Anciens, qui voulaient peut-être gouverner les héritages du Seigneur par contrainte ou par intérêt, et de l'autre, entre le troupeau (et spécialement les jeunes gens seuls mentionnés ici), qui ne se soumettait sans

doute que difficilement à ses conducteurs. Aussi l'apôtre adresse-t-il des réprimandes aux uns et aux autres, et les rappelle-t-il à l'humilité, afin que, finalement, ils puissent tous triompher dans le temps marqué (V, 1-7).

Avant de clore son épître, l'apôtre fait encore quelques recommandations touchant la sobriété et la vigilance, puis termine par une doxologie et des salutations.

Voilà le contenu de l'épître que nous nous proposons d'étudier à un point de vue dogmatique. Nous croyons que, sauf quelques divergences amenées par des causes diverses (I, 8; I, 23-25; II, 25 etc.), toutes les idées sont assez bien liées les unes aux autres. Aussi ne nous sera-t-il pas difficile maintenant de déterminer le but que pouvait se proposer l'auteur en écrivant son épître aux Églises d'Asie-Mineure.

But du livre. Nous sommes tout naturellement conduit à rechercher ici le but de l'auteur. Bien que certains critiques, Steiger, Credner, Michaelis et d'autres, aient voulu voir dans le passage V, 12 (où Pierre affirme aux fidèles qu'ils sont dans la vraie grâce de Dieu) une preuve que l'auteur avait pour but de raffermir et de tranquilliser ses lecteurs au sujet de la doctrine que leur avait prêchée Paul, nous ne croyons pourtant pas que ce passage unique et si court puisse avoir une semblable portée. Nous serions plus disposé à trouver ce but, surtout si nous nous plaçons bien en face du contenu de notre épître, dans le dessein de raffermir le cœur des fidèles, en présence de la persécution qui semble approcher. Il est très-facile de constater par une simple lecture que l'apôtre est presque

exclusivement préoccupé de cette pensée[1]. Ainsi, les chrétiens sont affligés pour quelque temps de diverses épreuves (I, 6); on les insulte et on les calomnie (II, 12; IV, 4), on médit d'eux comme s'ils étaient des malfaiteurs (III, 16); leur foi soulève des haines et des menaces (III, 14); il pourrait se faire qu'ils fussent bientôt outragés pour le nom de Jésus (IV, 14); le danger devient même plus ou moins imminent (IV, 12); ils passent par l'épreuve qui a déjà atteint d'autres fidèles (V, 9); on les accuse de crimes (IV, 15); on sent enfin que la persécution est sur le point d'éclater, et que l'autorité est prête à sévir contre les Églises qu'on accuse non plus comme secte juive (Actes XVIII, 15), mais comme secte chrétienne (IV, 14, 16). En face de l'épreuve qui semble s'approcher et qui menace déjà l'Église, quel but doit avant tout se proposer l'auteur? Celui, nous le répétons, de raffermir le cœur des chrétiens et de les engager à prévenir la persécution par leur obéissance aux autorités, leur recherche de la paix, leur pureté, leur patience et leur douceur; et si la persécution éclatait pourtant, celui de la supporter patiemment et même avec joie, car c'est un honneur de souffrir pour la justice. Au reste, Jésus-Christ, sur les traces duquel nous devons marcher, a bien aussi souffert, lui juste pour les injustes; pourquoi donc le

[1] Il est à remarquer que l'épître de Jacques ne parle pas encore de persécution. Les communautés semblent y jouir en général d'une paix assez grande et les épreuves ne sont que des actes tout à fait particuliers d'oppression. Dans l'épître de Pierre on sent fort bien qu'un pas de plus s'est fait dans le sens de la persécution, car les souffrances des fidèles y occupent une certaine place. Nous aurions ici un indice que l'épître de Pierre est plus récente que celle de Jacques.

chrétien refuserait-il de passer par l'épreuve si elle devait arriver un jour? Si c'est bien là le but que se proposait l'auteur, nous devons sans doute nous attendre à le voir transporter ses lecteurs par le moyen de l'espérance au delà de cette époque de trouble, pour leur montrer le bonheur qui doit finir par leur échoir en partage. Or est-ce là ce que nous trouvons ici? Une simple lecture suffit pour reconnaître que l'espérance joue dans notre épître un rôle peut-être plus grand que partout ailleurs, comme nous aurons lieu de le constater plus loin. Par conséquent, tout concourt à nous prouver que Pierre se proposait d'atteindre seulement le but que nous venons de déterminer.

Date du livre. L'analyse que nous avons faite nous permet également de fixer approximativement l'époque de la composition du livre. Des critiques ont pensé qu'il fut écrit après la persécution de Néron, vers l'an 65 ou 66, alors que le nom de chrétien était devenu un terme d'injure, comme on le voit dans Tacite[1] et dans Suétone[2]. Quant à nous, nous croyons pouvoir le placer un peu plus tôt. En effet, les traits par lesquels ces troubles sont mentionnés montrent, par leur généralité même, un état de malveillance assez avancé pour faire éclater un jour la colère des païens, mais rien encore qui caractérise une persécution sanglante. En consé-

[1] Néron, dit Tacite, livra aux tortures les plus raffinées ces hommes détestés pour leurs forfaits que le peuple appelait *chrétiens*. Un peu plus loin, il les traite de *secte pernicieuse*, et dit qu'il y en eut un grand nombre qui furent convaincus, sinon d'avoir incendié Rome, du moins de haïr le genre humain (*Annales*, XV, 44).

[2] Suétone rapporte des jugements semblables : *Christiani, genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ* (*In Ner.*, c. 16).

quence, nous serions plus disposé à placer la composition de cette épître, d'un côté avant la persécution de Néron pour la raison que nous venons d'indiquer, et de l'autre après le départ de Paul de la ville de Césarée; car il n'est pas possible de croire que Pierre aurait pu se décider à écrire à ces Églises aussi longtemps que l'apôtre des Gentils pouvait encore les évangéliser, surtout quand on se rappelle que les apôtres n'entraient jamais dans le champ de travail les uns des autres. Nous nous décidons donc à fixer la date de cette épître à l'an 63 environ.

Doctrine de l'épître.

Nous entrons maintenant dans la partie la plus difficile de la tâche que nous nous sommes imposée, et pourtant c'est ici où nous sentons que notre travail restera sans doute bien imparfait. Nous aimons à le dire, pour que l'on sache bien que nous n'avons nullement la prétention d'épuiser le sujet, et que notre seule intention n'est que d'exprimer ce qui nous aura paru le plus clair et le moins discutable, certain que nous sommes d'avance de pécher aussi bien sous le rapport de l'étendue que sous celui de la profondeur. Au reste, tout le monde sait que nous avons affaire ici avec une épître parénétique; cette seule circonstance est déjà plus que suffisante pour laisser entrevoir que l'enseignement dogmatique y sera toujours plus ou moins difficile à déterminer. On conçoit facilement que l'apôtre, par le fait même qu'il écrit à des hommes convertis, n'aura pas à s'occuper de la doctrine qu'il leur enseignera; il préférera parler à leur cœur, à leur vo-

lonté, et les exhorter à marcher dans la foi et l'obéissance, surtout en face des événements qui se préparent. On peut pourtant arriver, par un examen attentif, à dégager de ces préceptes de morale et de conduite un certain nombre de points suffisamment clairs pour voir quelle est en général la doctrine de l'auteur.

État naturel de l'homme avant sa conversion.

Nous croyons que, pour bien comprendre tout le développement du système théologique de Pierre (si toutefois on peut l'appeler ainsi), il est bon de partir de l'homme, et d'examiner, d'après une série de passages, quel est son état naturel avant de se convertir à Christ. Il nous sera assez facile de connaître la pensée de l'auteur sur ce point, et de voir qu'il se rapproche à plus d'un égard de la doctrine de Paul.

L'homme irrégénéré se livre aux convoitises, plongé qu'il est dans l'ignorance [1]. Il n'a point été affranchi de la vaine manière de vivre qu'il a apprise de ses pères, et est encore adonné à toutes sortes de malice, de fraude, de dissimulation, d'envie et de médisance [2]. Il est incrédule, et partant, la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée est devenue pour lui une pierre d'achoppement et de scandale [3]. Il ne fait pas partie du peuple de Dieu, n'a point obtenu miséricorde et ne s'abstient pas des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme [4]. Il n'est point mort au péché, et se trouve, moralement parlant, dans un état de maladie, puisqu'il n'a pas été guéri [5]. Il est comparé à une bre-

[1] Chap. I, 14. — [2] Chap. I, 18; II, 1. — [3] Chap. II, 7. — [4] Chap. II, 10, 11. — [5] Chap. II, 24.

bis errante, image dont l'apôtre semble se servir volontiers pour montrer la grandeur du péril auquel s'exposent ceux qui ne peuvent pas se reposer avec confiance sur le Pasteur et l'Évêque de leurs âmes[1]. Il vit selon la convoitise des hommes, et non selon la volonté de Dieu[2]. Enfin, il marche dans le dérèglement, les convoitises et dans toute sorte d'excès[3].

Voilà ce qu'est, d'après l'apôtre, l'homme naturel livré à lui-même et au péché.

Une chose à remarquer ici, c'est que Pierre s'attache beaucoup plus à exposer la disposition extérieure du péché, ses formes, et l'état malheureux dans lequel il nous plonge, que son principe qui existe dans chaque homme, même lors de sa naissance. Aussi la doctrine du péché est-elle assez peu développée dans notre épître. On peut pourtant, d'après certains passages, tirer cette conclusion, que tous les hommes sont pécheurs, puisque tous, ils doivent passer par la régénération[4], pour avoir une espérance vive et obtenir la vie éternelle. On peut tirer la même conclusion de l'opposition que Pierre établit quelquefois entre l'homme, qui a besoin d'être amené à Dieu, puisqu'il est appelé « injuste, » et Christ, qui a souffert pour nos péchés, et qui est appelé « juste »[5]; entre l'homme pécheur, livré à la vaine manière de vivre de ses pères, et Jésus-Christ, l'agneau sans tache et sans défaut, qui n'a jamais connu le péché[6]; entre l'homme, qui doit suivre les traces de Jésus, et Christ, qui lui sert de modèle[7].

On voit donc que pour l'auteur, tous les hommes

[1] 1 Pierre II, 25. — [2] Chap. IV, 2. — [3] Chap. IV, 3, 4. — [4] Ἀναγεννᾶν, chap. I, 3. — [5] Chap. III, 18. — [6] Chap. I, 18, 19 et II, 22. — [7] Chap. II, 21.

sont pécheurs, mais comment le sont-ils? Comment le mal pénètre-t-il dans le cœur humain? Comment se fait-il que nous soyons tous placés sous la même condamnation, aussi longtemps que nous n'avons pas subi une transformation intérieure? L'apôtre ne s'exprime pas ici d'une manière catégorique. Il parle bien, comme nous venons de le voir, d'une vaine manière de vivre que l'homme hérite de ses pères (I, 18), manière de vivre dont il est affranchi, une fois devenu chrétien; mais ce passage ne suffit pas pour en faire sortir la doctrine du péché originel. Cette doctrine pourtant y est contenue en germe, elle y existe pour ainsi dire à l'état latent, car comme le dit très-bien M. Bonifas[1], « si on ne voulait voir ici qu'une funeste influence de l'éducation et de l'exemple, comment pourrait-on expliquer cette influence elle-même, si le germe du péché ne se transmettait pas dans le sang de génération en génération depuis l'origine de l'humanité?»

L'homme étant ainsi pécheur dans son état naturel, et par conséquent sous le coup de la condamnation divine, qui le réhabilitera et lui donnera les moyens de recouvrer le bonheur? Une simple lecture suffit pour voir que l'apôtre rapporte l'œuvre tout entière de notre salut, d'une part à Dieu qu'il considère comme le dispensateur et le premier auteur du salut, et de l'autre à Jésus-Christ.

Nous allons donc examiner d'abord le rôle que Pierre attribue à Dieu dans l'œuvre de notre régénération, et les moyens dont Il s'est servi pour sauver l'homme pécheur et perdu, — nous serons ensuite tout naturelle-

[1] *Essai sur l'unité de l'enseignement apostolique*, p. 65.

ment conduit à l'examen de l'œuvre de Jésus-Christ, qui, comme nous le verrons, occupe dans notre épître une assez large place.

Dieu, dispensateur et premier auteur du salut.

Commençons par établir d'une manière précise et en nous appuyant sur les textes, la manière dont l'apôtre se représente ce salut. On ne peut s'empêcher de remarquer d'abord comme il aime à le dépeindre sous les couleurs les plus riantes, tant il en est pénétré lui-même. Ainsi par exemple, c'est le bonheur et la félicité réservés au chrétien, une grâce accordée au pécheur[1], c'est l'obtention de l'héritage impérissable, sans tache et immarcessible qui nous est conservé dans les cieux, et par conséquent le sujet d'une grande joie, lors bien même qu'on se trouverait dans la nécessité de passer par l'épreuve et l'affliction[2]. C'est un honneur, un héritage de la grâce de la vie, une bénédiction[3]; c'est une vie selon Dieu par l'esprit et une participation à la gloire qui doit être révélée[4]; c'est enfin l'obtention d'une couronne incorruptible de gloire et une élévation dans le temps marqué[5].

Aussi, en face de ce salut, le chrétien ne pourra-t-il pas s'empêcher de manifester sa joie au dehors, car si déjà il est heureux sur la terre[6], il le sera bien davantage encore lors de l'apparition du Christ. L'auteur est tellement plein de ce bonheur qu'il ne peut s'empêcher de le représenter à ses lecteurs sous les images les plus

[1] Chap. I, 10; II, 13. — [2] Chap. I, 4; I, 6. — [3] Chap. II, 7; III, 7; III, 9. — [4] Chap. IV, 6; V, 1. — [5] Chap. V, 4, 6. — [6] Chap. II, 3.

vives et les plus frappantes, comme nous venons de le voir.

Voilà donc ce qu'est ce salut si admirablement dépeint par l'apôtre. Mais quel en est le Dispensateur? C'est Dieu, avons-nous dit. En effet, c'est par la prescience de Dieu le Père qu'on est élu pour obéir à Jésus-Christ[1]. C'est Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a régénérés pour une espérance vivante, et cette régénération, il l'opère par un effet de ses compassions et de ses miséricordes[2]. C'est Lui qui a ressuscité Jésus-Christ des morts, et l'a glorifié, afin que notre foi et notre espérance soient en Dieu[3]; C'est Lui qui appelle les pécheurs des ténèbres à son admirable Lumière et qui est une source de grâces[4]. C'est lui qui, résistant aux orgueilleux, fait grâce aux humbles, qui élève les siens au temps marqué et prend soin d'eux[5]. C'est lui enfin qui nous appelle à sa gloire éternelle en Jésus-Christ, et c'est par sa puissance que le fidèle est gardé pour le salut[6].

On le voit donc, c'est Dieu que l'apôtre considère comme le premier auteur du salut, c'est lui qui, dans son amour infini pour le pécheur, a conçu le décret de notre rédemption, et qui est la source primordiale du bonheur dont le chrétien jouit déjà ici-bas[7] et dont il jouira surtout dans l'éternité[8].

Mais par quels moyens a-t-il jugé bon de dispenser au monde ses faveurs? D'abord par sa Parole éternelle qui vit et demeure[9], et par la prédication de son Évangile qui vivifie et qui sauve[10]; puis par le Saint-Esprit qui,

[1] Chap. I, 2. — [2] Chap. I, 3. — [3] Chap. I, 21. — [4] Chap. II, 9; IV, 10. — [5] Chap. V, 5; V, 6, 7. — [6] Chap. I, 5. — [7] Chap. II, 3. — [8] Chap. I, 4, 5. — [9] Chap. I, 23, 25; Ès. XL, 8. — [10] Chap. IV, 6, 17.

envoyé du ciel[1], rendait témoignage longtemps à l'avance aux souffrances de Christ et à la gloire qui les devait suivre, par la voix des prophètes. Mais c'est surtout par le don et le ministère de Jésus-Christ que Dieu révéla son œuvre de miséricorde à notre humanité pécheresse, en sorte que c'est par lui, par le sang de cet agneau sans défaut et sans tache[2] que nous avons été rachetés et amenés à Dieu[3].

Arrivé ici, nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque, c'est que, relativement parlant, l'apôtre s'appesantit peu, en général, sur l'œuvre de Dieu accomplie au sein de l'humanité. A première vue, cette remarque peut paraître assez singulière, surtout quand on le voit s'arrêter avec tant d'instance sur l'œuvre de Jésus-Christ et revenir aussi souvent que possible à l'histoire de sa vie et de ses souffrances. Cette singularité se comprend pourtant facilement si on se rappelle que Pierre a vécu avec Jésus dans une plus grande intimité que la plupart des autres apôtres, et a été plus d'une fois non moins frappé de sa puissance que profondément ému en face des actes de tendre charité que chacun de ses pas faisait jaillir du sol qui le vit naître. Au reste, doué à la fois d'une imagination vive et d'un cœur ardent, ne sera-t-il pas tout naturellement porté à repasser constamment dans sa mémoire la vie, l'enseignement et les recommandations de son Maître? N'entendra-t-il pas encore à chaque instant les derniers échos de sa voix remuer les fibres de son cœur? Et ces horribles souffrances, dont il fut témoin dans le jardin de Gethsémané, ne repasseront-elles pas toujours encore sous ses regards, surtout quand il sait

[1] Chap. I, 12. — [2] Chap. I, 19; II, 24. — [3] Chap. III, 18.

qu'elles ont été acceptées et souffertes dans le but d'arracher à la mort spirituelle l'humanité déchue? On ne doit donc pas être étonné de le voir profiter de toutes les occasions, pour parler de celui qui fut à la fois son ami et son Sauveur, et dont il attend le retour avec impatience. Toutefois, s'il s'arrête longuement sur l'œuvre de Christ, il la considère, et nous appuyons sur ce mot, comme le résultat *nécessaire* de l'œuvre de Dieu qui, en somme, a accompli lui-même notre salut tout entier, puisque c'est lui qui en a conçu le décret et qui a ensuite envoyé son Fils ici-bas pour réaliser ses plans divins.

Nous sommes tout naturellement conduit à examiner maintenant comment l'apôtre se représente l'œuvre de Jésus-Christ. Toutefois, avant d'entrer dans ce nouveau sujet, nous étudierons ce qui constitue la personne elle-même de Jésus-Christ. Nous chercherons d'abord à établir son humanité, et nous verrons ensuite si, d'après certains passages, Pierre n'attribue pas à Jésus une nature vraiment supérieure, une nature divine.

Nature humaine de Jésus.

Lorsque le Sauveur apparut sur la terre, il était attendu depuis longtemps déjà. L'époque de sa venue, arrêtée de toute éternité dans les décrets de Dieu, est considérée par l'apôtre comme un véritable privilége, relativement à celle où vécurent les prophètes, qui, malgré leurs efforts pour jeter dans l'avenir un regard scrutateur afin de connaître le moment de la manifestation de Jésus-Christ, ne purent pourtant jamais re-

cevoir une entière satisfaction[1]. Christ apparaît donc revêtu d'une chair semblable à la nôtre, et, comme tous les mortels, il accomplit ici-bas une vie humaine; plusieurs passages nous le montrent d'une manière évidente. Ainsi c'est dans la chair qu'il souffre pour nous[2]. Ailleurs il est dit que c'est selon la chair qu'il a été mis à mort[3]. Pierre a donc vu son Maître boire jusqu'au fond le calice d'amertume, et il témoigne que c'est bien dans sa chair qu'il a souffert; il finit même par s'appeler le témoin des souffrances de Christ[4]. — Ces textes, sans doute, ne sont pas fort nombreux; ils suffisent pourtant pour établir que d'après notre épître, le Christ a bien revêtu notre humaine nature. En effet, il est évident que s'il a souffert dans sa chair, c'est bien comme homme; or ceci nous reporte involontairement à un passage des Actes, où Pierre, en s'adressant aux Juifs, dit, en parlant de Jésus de Nazareth : « Cet homme » à qui Dieu a rendu témoignage etc.[5]. Le fait de la résurrection, mentionné plusieurs fois dans l'épître, et qui, aux yeux de l'apôtre, joue un rôle si important, comme nous le verrons plus tard, vient encore confirmer l'humanité du Sauveur.

Toutefois, si Jésus est un homme, il faut bien reconnaître qu'il diffère singulièrement des autres. L'apôtre le revêt de caractères qui ne peuvent appartenir qu'à lui. Il nous apparaît comme désigné déjà avant la fondation du monde[6] et comme ayant été l'objet de la prophétie. Ainsi, quand l'apôtre nous dit qu'il est allé au ciel et qu'il est à la droite de Dieu, il fait sans doute allusion à ce passage prophétique des psaumes : Assieds-toi

[1] Chap. I, 12. — [2] Chap. IV, 1. — [3] Chap. III, 18. — [4] Chap. V, 1. — [5] Actes II, 22. — [6] Chap. I, 20.

à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds [1]. Ailleurs, ce sont des paroles d'Ésaïe que l'apôtre rappelle, et il les cite certainement comme se rapportant au Messie. Ainsi, par exemple: Lui qui n'a pas connu le péché et dans la bouche duquel il ne s'est trouvé aucune fraude [2], qui injurié ne rendait point d'injures, maltraité ne faisait point de menaces [3], qui a porté nos péchés en son corps sur le bois et dont les meurtrissures nous ont guéris [4] etc. Nous retrouvons encore dans notre épître d'autres passages qui ne sont pas suffisamment clairs pour en tirer la certitude que les écrivains sacrés les rapportaient à la messianité du Sauveur; toutefois Pierre n'hésite pas à les citer dans ce sens [5]. Est-ce parce qu'il voulait utiliser en vue de sa cause les passages qui semblaient s'y rapporter par la forme, ou bien est-ce que dans l'explication qu'on en faisait dans la synagogue, on les rapportait à Jésus-Christ?

D'autres caractères encore font de Jésus un homme à part. En parlant de son œuvre, l'apôtre le fait apparaître comme un «juste souffrant;» les hommes, au contraire, dans le même verset sont qualifiés du nom «d'injustes.» Ailleurs, Jésus nous est représenté comme un agneau sans défaut et sans tache, qui n'a jamais connu le péché ni commis aucune fraude [6]. Enfin, différents noms particuliers, comme par exemple ceux de «pasteur et d'évêque des âmes» [7], viennent confir-

[1] Chap. III, 22, comp. avec Ps. CX, 1. — [2] Chap. II, 22, comp. avec És. LIII, 9. — [3] Chap. II, 23, comp. avec És. LIII, 7. — [4] Chap. II, 24, comp. avec És. LIII, 4, 5. — [5] Chap. II, 6, comp. avec És. XXVIII, 16, et chap. II, 7, comp. avec Ps. CXVIII, 22. — [6] Chap. I, 19; II, 22. — [7] Chap. V, 4.

mer une fois de plus qu'aux yeux de l'apôtre Jésus est un homme, mais un homme qui se distingue et se sépare de tous les autres d'une manière absolue.

Nature divine de Jésus.

Peut-on raisonnablement déduire, d'après quelques passages, que Pierre dans sa lettre attribue à Jésus une nature vraiment supérieure et divine? La question est délicate; toutefois nous allons essayer de la résoudre. Les passages que nous avons à étudier ici sont peu nombreux et quelquefois assez obscurs; nous croyons cependant qu'ils nous conduiront à une réponse affirmative.

Nous remarquerons d'abord que Pierre rapporte ces paroles du chap. LIII d'Ésaïe, en les appliquant à Jésus-Christ: Lui qui a porté nos péchés en son corps sur le bois afin que morts au péché nous vivions selon la justice, lui dont les meurtrissures nous ont guéris[1]. Or il est certain qu'il ne l'eût pas fait s'il n'avait reconnu en lui qu'un homme. Il n'eût pas dit non plus d'une manière aussi catégorique que nous avons été affranchis, non pas des choses périssables, mais par le précieux sang de l'agneau sans défaut et sans tache, de Christ[2]. Un autre passage nous conduit absolument au même résultat. Pierre en parlant de Jésus rapporte qu'étant monté au ciel, il s'est assis à la droite de Dieu[3]. Or il est évident qu'en s'exprimant ainsi, il se le représente comme participant à

[1] Chap. II, 24. — [2] Chap. I, 18, 19. — [3] Chap. III, 22 : Ἐν δεξιᾷ τοῦ Θεοῦ.

la puissance de Dieu. De plus, dans le même passage, l'apôtre nous dit que les anges, les principautés et les puissances lui sont soumis, ce qui signifie sans contredit que Jésus exerce dans le ciel un pouvoir suprême et vraiment divin. Ailleurs il dit encore « qu'à Jésus-Christ appartiennent la gloire et la force au siècle des siècles[1]. » Or, chose assurément très-significative, Pierre use un peu plus loin de la même doxologie à l'égard de Dieu lui-même[2]. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que pour lui Jésus a droit à notre obéissance et à notre adoration? Il est à remarquer que ni le livre des Actes, ni la première épître de Pierre, ne donnent à Jésus le nom de Fils de Dieu. Toutefois, si cette expression n'y est pas, Dieu est appelé le Père[3] et ailleurs le Père de notre Seigneur Jésus-Christ[4]; expression qui démontre suffisamment que, si Dieu est le Père de Jésus-Christ, celui-ci est son Fils d'une manière tout à fait particulière et différente des autres hommes.

Nous trouvons encore dans notre épître deux passages qui doivent nous conduire au même but et que nous ne pouvons pas ne pas citer. Dans le premier[5], Pierre recommande à ses lecteurs de « sanctifier le Seigneur dans leurs cœurs. » Autrefois le prophète disait que c'était le « Dieu des armées ou le saint de Jacob » qu'il fallait « sanctifier »[6]. Cette ressemblance dans la forme doit nous conduire tout naturellement à penser que Jésus est placé dans notre épître à un rang

[1] Chap. IV, 11. Nous ne croyons pas qu'on puisse rapporter le pronom relatif ᾧ à d'autres qu'à Jésus-Christ. — [2] Chap. V, 11. — [3] Chap. I, 2. — [4] Chap. I, 3 et Actes II, 33. — [5] Chap. III, 15. — [6] Ès. VIII, 13; XXIX, 23.

vraiment divin et que, par conséquent, il a droit à nos hommages.

Dans le deuxième passage, qui nous servira peut-être encore de preuve plus concluante, Pierre nous dit en parlant des prophètes : qu'ils recherchaient à quels temps et à quelles circonstances faisait allusion « l'Esprit de Christ » qui était en eux et qui rendait témoignage d'avance aux souffrances de Christ et à la gloire qui les devait suivre[1]. Ce passage, il est vrai, présente quelque difficulté. Il paraît singulier en effet, à première vue, que Pierre se soit représenté les prophètes comme animés de l'esprit de Christ, alors qu'ils prononçaient des oracles sur les temps futurs. Aussi, pour faire disparaître cette difficulté, a-t-on essayé de donner des explications diverses. Voici celle de Grotius, Bengel, Augusti, Jachmann : cet esprit, désigné sous le nom de *πνεῦμα Χριστοῦ*, c'est l'esprit de Dieu, qui agit dans les prophètes et leur fait prévoir et prédire l'œuvre et la vie de Jésus-Christ « *Spiritus res Christi præsignificans* » (voy. le *Comment.* de De Wette). Cette explication, nous l'avouons, ne peut guère nous satisfaire, car nous ne voyons pas comment elle peut s'expliquer au point de vue de la grammaire. De Wette, de son côté, dit que l'œuvre de la rédemption, étant la même dans l'ancienne et la nouvelle économie, l'esprit de Dieu qui agit dans l'une est parfaitement le même que l'esprit de Christ qui agit dans l'autre ; c'est cet esprit qui a inspiré aux prophètes leurs prédictions sur Christ[2]. Il semble donc identifier l'esprit de Christ avec l'esprit de Dieu, opinion qui ne peut pas non plus s'accorder avec le texte d'une manière rigoureuse.

[1] Chap. I, 11. — [2] De Wette, *Erste Brief Petri*, I, 11.

Nous serions plutôt de l'avis de Meyer[1], quand il voit dans ce πνεῦμα l'esprit de Christ. (Toutefois ce πνεῦμα Χριστοῦ est, d'après lui, non pas tant l'esprit qui a existé dans le Christ historique que l'esprit du Christ idéal ou du Logos[2].) En effet, le génitif joint à πνεῦμα, indiquant en général celui d'où provient, d'où émane cet esprit, nous croyons que le sens le plus satisfaisant est celui qui nous fait voir cet esprit comme provenant et émanant de Christ. Cette opinion du reste nous paraît s'accorder parfaitement avec la pensée de l'auteur, qui a évidemment une tendance très-marquée à relever autant que possible la personne du Sauveur. En effet, serait-il invraisemblable que Pierre se fût représenté le Christ comme inspirant les prophètes relativement à ses souffrances et à la gloire qui devait les suivre, quand ailleurs il nous le montre comme agissant en vue de notre salut, comme participant à la gloire et à la puissance de Dieu, comme maître souverain des anges, des principautés et des puissances, comme ayant droit à nos hommages, et surtout quand il nous le représente comme ayant été désigné avant la fondation du monde et manifesté dans ces derniers temps[3]? N'est-il pas plus naturel, au contraire, de tirer la conclusion que pour l'apôtre, Jésus-Christ a préexisté à sa venue ici-bas et a pu ainsi, par son esprit, faire des révélations aux prophètes? Nous ne voyons donc rien qui puisse

[1] Meyer, *Der erste Brief des Apostel Petrus*, I, 11.

[2] Les pères de l'Église, Didyme entre autres, croyaient également que l'esprit dont il s'agit ici n'est autre que l'esprit que le Christ idéal, le Logos existant de tout temps a donné aux prophètes (voy. De Wette, *Erste Brief Petri*, I, 11).

[3] Chap. I, 20 : φανερωθέντος δὲ ἐπ' ἐσχάτων τῶν χρόνων.

nous empêcher d'accepter ce passage dans son sens le plus simple et le plus naturel. Pierre devait même être conduit à attribuer ce πνεῦμα à Christ. En effet, par le fait même que cet esprit prophétisait sur «les souffrances et la gloire de Christ,» il pouvait fort bien penser qu'il était envoyé par Jésus lui-même. De plus, il y avait là pour lui la preuve d'une union intime entre les deux économies : dans la première, Christ par son esprit aurait déjà révélé aux prophètes ses promesses de salut, et dans l'autre, il serait venu lui-même exercer en personne une action salutaire au sein de l'humanité.

Après avoir réuni et examiné ces différents passages, nous devons avouer toutefois que nous n'avons trouvé dans notre épître que des probabilités plus ou moins fortes, mais pas une preuve directe et certaine, comme pourraient en fournir par exemple les épîtres de Paul, en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Il est possible que si Pierre s'était attaché à développer plus un enseignement dogmatique que des préceptes de morale, il nous eût donné des idées plus nettes et plus précises sur le point qui nous occupe. Quoi qu'il en soit, les données qu'on retrouve dans les discours du livre des Actes, coïncident parfaitement avec celles que nous avons recueillies dans la première de Pierre. Quand l'apôtre dit par exemple que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé[1], peut-il en réalité ne lui accorder qu'une nature humaine? Et quand il l'appelle le «Prince de la vie[2],» il est évident qu'il le regarde comme le dispensateur de la vie spirituelle et même de la vie physique, puisque dans le passage qui suit

[1] Actes II, 21. — [2] Actes III, 15.

immédiatement[1], l'apôtre dit que c'est par la foi en ce Prince de la vie que les pieds du malade impotent ont été raffermis. Ailleurs, Pierre l'appelle le Seigneur de tous[2], et quelques versets plus bas, il le place bien plus haut encore, en disant qu'il est destiné à être le juge des vivants et des morts[3]. Au reste, c'est à Christ qu'il semble tout rapporter dans ses discours aux Juifs : c'est au nom de Jésus-Christ qu'on doit être baptisé pour obtenir le pardon de ses péchés et recevoir le don du Saint-Esprit[4], c'est par la foi en son nom que les malades sont guéris[5]. Et pourquoi lui rapporte-t-il tout? C'est parce qu'il sait que Dieu l'a élevé à sa droite comme Seigneur et Sauveur, pour donner à Israël l'amendement et la rémission des péchés[6].

Comme nous venons de le dire, ces passages, qu'il nous serait facile de multiplier, nous amènent au même résultat que les précédents, et viennent corroborer la légitimité de l'inscription que nous avons placée à la tête de ce paragraphe. Il est certain que, si Pierre n'applique pas à Jésus-Christ le titre de Dieu, il ne le regarde pas moins comme participant à la divinité.

Jésus, second auteur du salut.

Après avoir étudié dans un paragraphe précédent l'œuvre de Dieu comme dispensateur et premier auteur du salut; après avoir examiné ensuite les passages qui ont rapport tant à la personne historique du Sauveur qu'à sa nature supérieure et divine, nous arrivons

[1] Actes III, 16. — [2] Actes X, 36. — [3] Actes X, 42. — [4] Actes II, 38. — [5] Actes III, 16. — [6] Actes V, 31, comp. à Luc XXIV, 47.

maintenant, en suivant l'ordre que nous nous sommes tracé, à l'étude de l'œuvre qu'il a accomplie au sein de l'humanité.

Depuis longtemps déjà, le Christ était attendu, et les prophètes qui avaient annoncé sa venue cherchaient à plonger leur regard prophétique dans l'avenir, afin de savoir à quel moment le salut devait être manifesté aux hommes par Jésus-Christ. Aussi l'époque de son apparition ici-bas est-elle considérée par l'apôtre comme une époque de paix, de grâce et de bonheur. Les prophètes, remplis de l'Esprit saint, avaient donc prévu qu'il devait y avoir une époque de délivrance pour le peuple de Dieu, mais cette délivrance devait être spirituelle avant tout[1]. Le dernier des prophètes lui-même avait prêché le baptême de repentance, pour la rémission des péchés. Or, comme Pierre a une tendance manifeste à toujours remonter à la prophétie, et à citer les passages qui lui semblent se rapporter à l'idée qu'il développe, rien n'est plus naturel que de le voir attribuer à Jésus les différents caractères que les prophètes avaient autrefois dépeints en les appliquant au Messie. Ésaïe avait parlé de sa vie pure et irréprochable[2], et l'apôtre montre qu'il a été juste, sans défaut et sans tache[3], qu'il n'a point commis le péché, et qu'il ne s'est point trouvé de fraude dans sa bouche[4]. Aussi nous a-t-il laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces[5]. Jésus nous est donc présenté comme un modèle que nous devons suivre pas à pas, afin que, comme lui, nous arrivions à la gloire éternelle. Par

[1] És. LIII, 4, 6, 11; LIX, 9; Dan. IX, 26, 27; Mal. III, 1 etc. — [2] Es. XI, 5; LIII, 9. — [3] Chap. III, 18; 1, 19. — [4] Chap. II, 22, 23. — [5] Chap. II, 21.

conséquent, le commencement de son œuvre consiste à nous pousser à l'imiter, et à tendre par de continuels efforts vers la perfection à laquelle nous sommes appelés.

Mais l'apôtre s'arrête peu à ces caractères de sainteté et de perfection qui caractérisent Jésus, pour parler plus longuement de sa mort, et nous la faire apparaître comme nécessaire à la réalisation de notre salut. Or on comprend facilement que la pensée de Pierre, toujours préoccupée des événements plus ou moins sombres qui semblent approcher, se reportera volontiers sur les souffrances qu'a endurées si patiemment son Maître. Il sera ainsi amené à exprimer ouvertement son idée sur les bienfaits que cette mort a opérés en faveur de l'humanité. Selon son habitude, il s'appuiera encore ici sur la prophétie.

D'abord, les prophètes avaient déjà rendu d'avance témoignage aux souffrances de Christ. Ésaïe, entre autres, avait dit qu'il s'est véritablement chargé de nos langueurs et qu'il a porté nos douleurs[1] ; que le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et que nous avons la guérison par sa meurtrissure. Pierre exprime absolument la même idée, quand il dit[2], en parlant de Jésus, qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que, morts au péché, nous vivions selon la justice, lui dont les meurtrissures nous ont guéris. Or si les paroles d'Ésaïe ont une valeur expiatoire, comme il est difficile d'en douter, il en résulte qu'elles ont absolument la même valeur pour Pierre, qui y fait assurément allusion dans le passage que nous venons de ci-

[1] Ès. LIII, 4. — [2] Chap. II, 24.

ter[1]. Mais ce n'est pas tout. Dans un autre passage, l'apôtre dit « que ce n'est pas par des choses périssables que nous avons été affranchis de notre vaine manière de vivre, mais par le précieux sang de l'agneau sans défaut et sans tache, de Christ. Or ces paroles rappellent évidemment cet homme de douleurs, qui a été navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités ; cet homme, qui a pris sur lui le châtiment qui nous apporte la paix, et par la meurtrissure duquel nous avons la guérison[2]. Il y a dans ces deux textes, on ne peut s'empêcher de le reconnaître, une idée de substitution, et M. Bonifas le fait très-bien remarquer[3] quand il dit : « Jésus souffre à notre place la peine de nos péchés, et ces souffrances nous obtiennent la délivrance et le pardon. D'ailleurs, si Jésus meurt, quoiqu'il soit sans péché[4], il faut bien qu'il meure pour les péchés des hommes dont il a pris la place. »

Nous croyons qu'on pourrait encore retrouver cette idée de substitution dans les passages suivants : Christ a souffert pour nous, ou bien Christ a souffert pour nous dans la chair[5], et surtout dans celui-ci : Christ aussi a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour

[1] Les Juifs croyaient que le prêtre, en posant les mains sur la tête du bouc Hazazel, faisait passer sur lui les iniquités du peuple : les péchés des coupables pouvaient donc être transférés sur la tête d'un innocent (Lévit. XVI, 21, 22). L'apôtre de même nous montre ici que nos péchés ont été transportés sur le corps de Jésus-Christ, et qu'il les a crucifiés en son corps sur le bois, afin que, morts au péché, nous vivions selon la justice, et que nous soyons guéris.

[2] 1 Pierre I, 18, 19, comp. avec És. LIII, 5 : ἐλυτρώθητε τιμίῳ αἵματι ὡς ἀμνοῦ-ἀμώμου καὶ ἀσπίλου Χριστοῦ.

[3] *Essai sur l'unité de l'enseignement apostolique*, p. 60. — [4] Chap. III, 18. — [5] Chap. II, 21 ; IV, 1.

les injustes, afin de nous amener à Dieu[1]. Ces différents passages nous montrent évidemment que c'est bien à notre place que Jésus a souffert[2].

Le résultat de l'examen que nous venons de faire, c'est que nous croyons pouvoir établir d'une manière assez positive que, pour Pierre, la mort de Jésus a vraiment une valeur expiatoire. Les passages sont en général si clairs qu'on ne peut guère leur donner un sens différent, sans faire violence au texte.

Nous arrivons maintenant à l'examen d'une portion de l'œuvre de Jésus-Christ dont Pierre seul s'occupe[3], à moins qu'on ne veuille retrouver la même idée dans un passage des Éphésiens[4], où Paul, parlant de l'ascension de Jésus-Christ, s'arrête tout à coup pour dire: Que signifie ce « il est monté, » sinon qu'il était premièrement descendu dans les régions basses de la terre? Ou bien encore dans un passage des Philippiens[5] où l'auteur dit que Dieu a élevé Jésus-Christ au plus haut degré afin qu'en son nom tout genou fléchisse

[1] Chap. III, 18.

[2] Pour montrer qu'il y a dans ces versets une idée de substitution, nous ne pouvons peut-être pas trop nous appuyer sur le ὑπὲρ ἡμῶν du passage IV, 1, puisque d'un côté il ne se trouve pas dans tous les manuscrits et que de l'autre il ne présente les souffrances de Christ que comme un exemple à suivre (voy. le *Comment. de Meyer sur 1 Pierre* IV, 1). Toutefois, nous croyons pouvoir nous baser sur les mots : « περὶ ἁμαρτιῶν ἔπαθεν, » et spécialement sur ceux qui suivent : « δίκαιος ὑπὲρ ἀδίκων » du passage III, 18, où l'idée d'une substitution ne saurait être catégoriquement niée, surtout si on les rapproche du passage II, 24, qui leur sert de clef. Nous croyons pouvoir également nous baser sur le ὑπὲρ ἡμῶν du passage II, 21, qui trouve aussi son explication dans le passage II, 24, où Jésus est représenté comme une victime expiatoire : ὃς τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν ἀνήνεγκεν ἐν τῷ σώματι αὐτοῦ ἐπὶ τὸ ξύλον.

[3] Chap. III, 18-20 et IV, 6. — [4] Éphés. IV, 9, 10. — [5] Phil. II, 10.

dans le ciel et sous la terre et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur. A la rigueur, on pourrait peut-être tirer de ces passages l'hypothèse que si Jésus descendit dans les basses régions de la terre, ce fut pour y porter la parole du salut, afin que ceux qui y habitaient pussent à leur tour confesser le nom de Jésus-Christ; pourtant nous avouons que ces passages sont bien obscurs pour en tirer une telle conséquence. Mais si, d'un côté, ces textes sont excessivement obscurs, de l'autre, ceux que nous trouvons dans la première épître de Pierre sont suffisamment clairs, pour nous convaincre d'une mission exercée par Jésus au delà des limites de notre monde[1]. Le prophète David avait déjà dit (Ps. XVI, 10): Tu n'abandonneras point mon âme dans le sépulcre, et tu ne permettras point que ton saint sente la corruption. Or, pour prouver la résurrection de Christ, Pierre dans un de ses discours des Actes s'appuie sur ce passage (Actes II, 27), et dit que comme David était prophète, il avait prédit, en parlant de la résurrection, que l'âme de Jésus ne serait pas laissée dans le séjour des morts, et que sa chair ne verrait point la corruption (Actes II, 30, 31).

Pierre établit donc bien dans les Actes, en s'appuyant sur l'Écriture, qu'après la mort de Jésus son âme des-

[1] Les chrétiens des premiers siècles admettaient déjà la descente aux enfers. Ainsi Irénée et Tertullien disent que Jésus après sa mort, et pendant que son corps reposait dans le tombeau, est descendu, à l'instar des autres âmes, dans le Scheol, où il a prêché aux morts le salut qu'il avait prêché aux vivants (voy. Tertullien, *De anim.*, LV; et Irénée: *Adv. hær.*, V, 31). «*Nunc autem*, dit encore ailleurs Irénée (I, 5), *tribus diebus conversatus est ubi erant mortui...* et descendit *ad eos, extrahere eos et salvare eos.*»

cendit dans le séjour des morts et n'y fut point laissée, mais il ne va pas plus loin. Dans les passages qui nous occupent, Pierre reproduit la même idée, mais après avoir constaté le fait que Jésus passa par la mort comme tous les hommes, et fut ensuite rendu à la vie par l'esprit[1], il nous montre de plus que, pendant le temps qu'il passa dans le séjour des morts, il y prêcha[2] l'Évangile aux esprits qui y étaient retenus en prison et qui y attendaient le jour du jugement[3], afin que, quoique condamnés selon les hommes dans la chair, ils vécussent selon Dieu dans l'esprit[4].

[1] Meyer dit (*Comment. sur 1 Pierre* III, 18, 19) que Christ mourut quand son πνευμα se sépara de son σωμα : son πνευμα monta vers le Père et son σωμα fut déposé dans la tombe. Christ sortit vivant de la tombe quand Dieu réunit de nouveau le πνευμα à son σομα. Par conséquent, si le πνευμα du Christ est retourné vers le Père pendant l'intervalle qui sépara sa mort de sa résurrection, il n'est pas allé pendant ce temps-là prêcher aux esprits dans le Scheol ; aussi Meyer admet-il que, d'après Pierre, Christ accomplit cette œuvre mystérieuse après sa résurrection, et non pendant les trois jours écoulés entre sa mort et sa résurrection.

[2] Nous croyons pouvoir hardiment donner comme complément à ἐκήρυξεν le mot « Évangile. » Le passage IV, 6, qui est la reproduction de la même idée, nous y autorise pleinement.

[3] Chap. III, 18, 19.

[4] Chap. VI, 6. Voici les opinions des Réformateurs Luther et Calvin. Quant au premier, il dit que pendant les trois jours que Jésus passa dans la tombe, il descendit en corps et en esprit dans le séjour des morts pour leur annoncer l'Évangile (voy. le *Commentaire de Meyer*). — Calvin admet également la prédication de l'Évangile aux morts : « C'est une consolation singulière aux fidèles, dit-il, que la mort ne diminue rien de leur salut. Parquoy, combien que nous n'apercevions en ceste vie que Christ soit notre libérateur, sa rédemption toutes fois n'est point vaine ni inutile ; car sa vertu s'estend jusques aux morts. Au reste, pour ce que le mot grec ha quelque ambiguité, on peut lire ceci en deux sortes, mais quasi en mesme sens, à sçavoir que Christ est apparu Rédempteur aux

Tous les commentateurs pourtant ne sont pas de cet avis. Les uns, par exemple, comme Augustin, Thomas d'Aquin, Nicol. de Lyra, Bèze et d'autres pensent que Pierre veut dire dans le passage III, 18, 19 que Jésus a bien prêché, mais par la bouche de Noé, aux habitants du temps du déluge (ἐν φυλακῇ signifierait alors, non pas dans la prison de Scheol, mais dans les liens du mal et du péché). Une telle explication ne peut en aucune façon nous satisfaire et ne peut être justifiée d'une manière vraisemblable. En effet, l'apôtre dit que Jésus ayant été mis à mort (et ici il parle évidemment de sa crucifixion), a été rendu à la vie par l'esprit, et que c'est par cet esprit qu'il est allé prêcher aux esprits retenus en prison. Or il est impossible de prétendre, sans violenter le texte, que pour Pierre Jésus ne soit pas allé prêcher lui-même à ces morts retenus en prison. De plus, l'expression « autrefois[1] » démontre d'une manière péremptoire qu'il s'est écoulé une époque assez prolongée entre le temps où ces pécheurs avaient été désobéissants et celui où l'Évangile leur fut prêché. Par conséquent Noé ne peut être le prédicateur dont parle ici l'apôtre.

D'autres, Grotius entre autres, prétendent que Christ a prêché aux hommes emprisonnés dans le péché, par le ministère des apôtres. Cette opinion ne peut pas, croyons-nous, se soutenir plus que la précédente.

morts, ou que le salut leur a esté manifesté par l'Évangile. Que si la grâce de Christ est une fois parvenue jusques aux morts, il ne faut point douter que nous ne la sentions aussi après la mort. Parquoi si nous la restreignons seulement à la vie présente, nous lui baillions des limites trop estroits » (*Comment. sur 1 Pierre*, IV, 6).

[1] Chap. III, 20.

D'autres encore, comme Calovius, Wolf etc., voient dans les *τα ἐν φυλακῇ πνέυματα* les âmes des damnés, et dans le *ἐκήρυξεν* l'annonce du châtiment. Le but de la prédication de Jésus aux enfers aurait donc été, pour eux, non de sauver mais de châtier: *Fuit prædicatio Christi in inferno non evangelica sed legalis*, dit Calovius[1]. Mais, comme nous l'avons déjà dit, nous pensons qu'il faut donner comme régime à *ἐκήρυξεν* le mot « Évangile; » le passage IV, 6 nous y autorise complétement.

Nous croyons donc que Jésus est allé prêcher l'Évangile dans le Scheol, mais à qui sa prédication s'est-elle adressée? D'après le passage III, 19, 20 il s'agirait seulement de ceux qui refusèrent d'entendre la prédication de Noé au temps du déluge, et d'après IV, 6 il s'agirait des gens incrédules en général, morts avant la venue du Christ ici-bas, et retenus dans l'Adès attendant le dernier jugement. Ne pourrait-on pas, comme le pense M. Bonifas[2] et la plupart des plus récents critiques, interpréter le premier passage par le second et en conclure que l'Évangile a été prêché à tous les morts en général? Et si l'apôtre parle seulement des contemporains de Noé dans le premier passage, ne serait-ce pas parce qu'il les cite à titre d'exemple comme une des générations les plus corrompues, et parce que le déluge lui sert de transition pour parler du baptême dans les versets qui suivent immédiatement après?

On pourrait encore se demander ici si l'Évangile a été annoncé seulement à ceux qui, ayant entendu la prédication des prophètes, refusèrent de l'écouter, ou

[1] Voy. De Wette, *Comment., Erster Brief Petri*, III, 18, 19.
[2] Ouvrage cité, p. 62.

bien à ceux qui ne jouirent d'aucun moyen de connaître Jéhovah. Nous croyons que l'Évangile a été prêché à tous les morts en général : le passage IV, 6 le montre, et la difficulté du passage III, 19, 20 (où il est dit que cette prédication n'aurait eu lieu qu'à l'endroit des contemporains de Noé) tomberait, si décidément l'apôtre n'avait cité ce fait que comme exemple.

L'œuvre de Jésus-Christ nous apparaît donc ici dans toute sa splendeur. Son but n'a pas été seulement de soustraire à la mort spirituelle ceux qui, dans notre économie, ont pu profiter de ses divins enseignements et des bienfaits de sa grâce, il a encore voulu descendre dans les sombres régions, pour publier aux captifs retenus dans l'Adès l'ère de la bienveillance et du salut, afin que, quoique « condamnés selon la chair dans les hommes, ils vivent selon Dieu par l'esprit. » Le don inappréciable de sa personne et de sa vie, qu'il a bien voulu faire en notre faveur, il n'a pas jugé à propos d'en priver ceux qui avaient vécu sous la première économie. Ce qu'il veut donc, c'est que tous les hommes soient égaux relativement à la prédication de l'Évangile; ce qu'il proclame, c'est l'universalité du salut. Personne ne doit être condamné sans avoir été placé dans les conditions nécessaires pour le connaître, sans avoir refusé sciemment d'écouter et de suivre la parole de vérité. Voilà la grande et principale idée qui résulte de ces textes, et si, au sujet de la descente de Jésus au Scheol, il y a des questions qui restent et qui resteront toujours insolubles, nous croyons pouvoir dire que la pensée essentielle de l'apôtre, c'est de montrer que le bienfait de la rédemption s'étend à tous, aux vivants comme aux morts, et que, « si Jésus-Christ est mort,

s'il est ressuscité, s'il a repris une nouvelle vie, c'est pour régner sur les vivants et sur les morts [1]. »

Lorsque Jésus eut accompli son œuvre dans le Scheol, il en sortit pour reprendre la vie. Mais son œuvre ici-bas était entièrement accomplie; aussi retourna-t-il bientôt après vers son Père. Là, Pierre nous le représente comme siégeant à la droite de Dieu [2] et comme exerçant un souverain pouvoir sur les anges, les principautés et les puissances; il ne cesse donc pas d'agir autour de lui. Mais sa puissance s'étend encore bien au delà des limites mystérieuses du monde invisible; l'œuvre qu'il accomplit dans les demeures éternelles doit encore concourir au salut de l'humanité. En effet, en sa qualité de pasteur et d'évêque des âmes [3], il conduit pas à pas les fidèles comme un berger dont le regard vigilant suit toujours son troupeau. De plus, il est une pierre vivante [4], une pierre angulaire choisie et précieuse [5]; c'est donc lui qui est le fondement de notre foi et de notre espérance, et celui qui s'approche de lui est édifié comme une pierre vivante pour être une maison spirituelle et un sacerdoce saint [6]. Aussi celui qui s'approche du Seigneur ne sera pas confus [7]. Pour l'incrédule, au contraire, cette pierre vivante est devenue une pierre de scandale, contre laquelle il se heurte constamment en désobéissant à la parole [8]. Jésus-Christ, enfin, agira jusqu'à la fin du monde; car c'est lui qui, au moment de la rétribution finale, procédera au jugement des vivants et des morts [9]. Ainsi, il continue à exercer dans le ciel une œuvre de salut pour ceux qui

[1] Rom. XIV, 9. — [2] Chap. III, 22. — [3] Chap. II, 25. — [4] Chap. II, 4. — [5] Chap. II, 6. — [6] Chap. II, 4, 5. — [7] Chap. II, 6. — [8] Chap. II, 78. — [9] Chap. IV, 5 comp. avec 2 Tim., IV, 1.

prennent la détermination de ne plus vivre selon les convoitises des hommes [1], mais une œuvre de mort et de condamnation pour ceux qui refusent d'obéir à la volonté divine.

En conséquence, l'œuvre de Jésus a été complète et ne laisse absolument rien à désirer. Ayant déjà parlé par la bouche des prophètes, il s'est manifesté ensuite au monde pour lui annoncer le salut et le rendre possesseur de l'héritage incorruptible acquis au prix d'une vie de souffrance ; puis il s'est révélé aux hommes qui avaient vécu sous la première économie pour les exhorter à accepter le salut et à profiter, comme le dit si éloquemment M. Reuss, « de cette suprême occasion de se jeter dans les bras de sa miséricorde [2], » et enfin il exerce encore maintenant dans le ciel un pouvoir suprême et y continue son action sanctifiante et régénératrice.

Moyens par lesquels l'homme peut arriver au salut.

En entrant dans l'étude dogmatique de notre épître, nous avons commencé par constater que l'homme, ayant hérité de ses pères une vaine manière de vivre, était pécheur et adonné au mal ; nous avons ensuite passé successivement en revue l'œuvre de Dieu comme premier auteur du salut, et l'œuvre opérée par Jésus-Christ ; il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner comment l'homme peut s'approprier le salut qui lui est offert. Toutefois parmi les moyens énumérés par l'apôtre, il en est qui ne sont que légèrement indiqués et même supposés.

[1] Chap. IV, 3. — [2] *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, t. II, p. 305.

Dans le livre des Actes on voit Pierre insister beaucoup, quand il s'adresse au peuple de Jérusalem, sur le baptême qu'il considère comme le signe de la rémission et de la purification des péchés[1], pourvu toutefois qu'il soit accompagné de la confession des péchés et de la repentance. Il appuie également sur la repentance, qu'il regarde comme absolument nécessaire à la rémission des péchés[2]. Dans notre épître, au contraire, l'apôtre s'arrête peu sur le baptême et moins encore sur la repentance comme moyens de salut. Et il est facile de comprendre qu'il doit en être ainsi, si on se rappelle qu'il écrit à des Églises qui, ayant été antérieurement évangélisées par l'apôtre saint Paul, avaient déjà reçu le salut en Jésus-Christ. Autant il jugeait nécessaire d'appuyer sur ces deux conditions, alors qu'il s'adressait à ces gens qui avaient crucifié le Prince de la vie, autant il croit devoir s'occuper, tandis qu'il parle à des chrétiens, à des gens qui font partie du peuple de Dieu et qui ont obtenu miséricorde[3], d'exhortations et de recommandations diverses, surtout en face des événements funestes qui semblent approcher. Le baptême est pourtant mentionné, mais dans un passage assurément difficile à comprendre et dont on ne peut guère établir un sens précis[4]. Nous croyons pourtant, avec M. Bonifas[5], que l'apôtre voulait dire que les eaux du déluge, qui soutinrent l'arche où la famille de Noé trouva un asile, étaient le type de l'eau du baptême par lequel nous avons part au salut qui est en Christ.

[1] Actes II, 38; XXII, 16. — [2] Actes III, 19; VIII, 22 etc. — [3] Chap. II, 10. — [4] Chap. III, 20, 21. — [5] Ouvrage déjà cité, p. 66.

Toutefois, si ces moyens de salut ne sont mentionnés qu'en passant, il n'en est pas de même de la foi. L'apôtre éprouvait le besoin de s'arrêter davantage sur cette vertu, parce qu'elle est toujours, même chez les chrétiens, d'une absolue nécessité, surtout dans les moments d'épreuve. Les passages, sans doute, ne sont pas très-nombreux ; il n'en est pourtant pas moins vrai qu'ils forment comme la base de toutes les recommandations de l'apôtre. Ainsi, c'est par la foi que le fidèle est gardé pour obtenir le salut prêt à être révélé dans les derniers temps [1]. La foi, surtout éprouvée par l'affliction et l'épreuve, doit tourner à la louange, à l'honneur et à la gloire du chrétien, à l'avénement de Jésus-Christ [2]. C'est par elle que le fidèle remporte le prix, et ce prix c'est le salut de son âme ; par conséquent, celui qui croit en Jésus-Christ peut seul tressaillir d'une joie indicible et glorieuse [3]. Enfin, c'est par la foi qu'on peut résister au diable, bien qu'il cherche toujours autour de lui, comme un lion rugissant, qui il pourra dévorer [4]. Le salut, l'honneur, la gloire, la victoire sur Satan, les tressaillements d'une joie indicible et glorieuse, voilà donc le prix qui sera accordé à la foi. Toutes ces déclarations sont absolument conformes à celles que nous retrouvons dans le livre des Actes. Si on voulait établir une comparaison, on reconnaîtrait, sans doute, que Pierre accentue davantage dans ses discours l'idée de la foi, et la fait apparaître plus clairement comme un moyen de salut. (Ainsi par exemple, c'est par elle qu'on obtient la rémission des péchés [5], la justification [6], le don du Saint-

[1] Chap. I, 5. — [2] Chap. I, 6, 7. — [3] Chap. I, 8, 19. — [4] Chap. V, 8, 9. — [5] Actes X, 43. — [6] Actes XV, 9.

Esprit[1] etc.) Toutefois il faut encore en trouver la cause dans le fait qu'il s'adresse, en écrivant sa lettre, non à des gens qui ne croyaient pas encore, mais à des hommes convertis à Jésus-Christ.

Une fois que l'homme est repentant, baptisé, croyant, régénéré, il ne lui reste plus qu'à saisir avec avidité le salut, et à en goûter déjà, comme par anticipation, les douces et sublimes jouissances. Mais comment le saisira-t-il? Par le moyen de l'espérance, qui, il faut le dire, occupe dans notre épître une très-large place. Mais avant de parler de cette vertu, nous croyons utile de faire remarquer qu'il existe dans l'esprit de l'apôtre une relation fort intime entre la foi et l'espérance, relation si intime que M. Reuss a pu dire avec beaucoup de justesse, selon nous, que les deux mots sont à peu près synonymes[2]. Quoi qu'il en soit, l'espérance, appuyée sur différents motifs, comme la résurrection et l'avénement de Jésus-Christ, est recommandée à peu près comme un devoir; nous devons donc en parler ici.

Nous venons de dire que l'espérance occupe dans l'épître une large place; aussi n'est-ce pas sans raison qu'on a fini par appeler Pierre l'apôtre de l'espérance. Et il est facile de comprendre qu'il devait faire de cette vertu un élément essentiel de la vie du chrétien, si on se rappelle qu'il avait vu toutes ses espérances du passé se réaliser à la lettre. Ainsi, pendant qu'il exerce encore son métier de pêcheur, attendant toujours le Messie promis par les prophètes, un acte miraculeux accompli sous ses regards lui permet tout à coup de le reconnaître dans ce Jésus de Nazareth, qui lui demande

[1] Actes XI, 15-17. — [2] *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, t. II, p. 297.

de s'attacher à lui et de le suivre comme disciple. Mais quelques années plus tard, un fait bien plus important devait singulièrement développer dans le cœur de l'apôtre cette idée d'espérance. Jésus avait prédit tout à la fois sa mort et sa résurrection, — le moment fatal arrive, Jésus a été déposé dans la tombe, les heures s'écoulent trop rapidement sans doute, Pierre abattu et inquiet, compte dans l'angoisse les trois jours qui doivent s'écouler jusqu'au moment suprême où Jésus, triomphant du trépas, se relèvera plein de gloire et de vie, il n'espère peut-être cette résurrection que timidement, l'incrédulité et le désespoir commencent à le gagner, — et pourtant voilà que tout à coup il peut constater par lui-même que Jésus est bien sorti de son tombeau; il le voit, il lui parle, il est encore une fois témoin de sa puissance. Dès lors, la résurrection deviendra le fondement de son espérance, et il ne pourra s'empêcher de débuter dans sa lettre par ces mots: Béni soit Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts nous a régénérés pour une espérance vivante[1]. Et un peu plus loin il dit: Dieu a ressuscité Jésus-Christ des morts, et l'a glorifié, afin que notre foi et notre espérance fussent en lui[2]. C'est donc avant tout par le fait de la résurrection que l'idée d'espérance s'est développée en lui, c'est également par ce fait qu'il essaiera de faire croître et de consolider l'espérance des fidèles. Pour lui, une chose est maintenant certaine: si jusqu'ici il a vu ses espérances se réaliser au sujet de la venue du Messie et de la résurrection, il ne doute pas que le grand jour de l'avénement du Seigneur dont il a

[1] Chap. I, 3. — [2] Chap. I, 21.

entendu naguère plusieurs prédictions[1], n'arrive également un jour. Mais comme ce jour est pour lui, celui de la délivrance et d'un bonheur ineffable, il désire ardemment d'en voir l'aurore, et il le regarde comme très-rapproché[2]. Aussi est-ce sur ce retour qu'il concentre l'espérance de ses lecteurs, et il n'y a pas pour

[1] Actes I, 11, et Luc XXI, 27.

[2] Chap. IV, 7; chap. V, 10. Il est assez curieux que Pierre (et en ceci il est d'accord avec les autres apôtres) ait cru que cet avénement devait être si proche, quand tant de siècles devaient encore s'écouler avant qu'il arrivât. Il y a certainement ici une difficulté, que nous ne pouvons nous décider à faire disparaître, en disant que les apôtres se sont laissé dominer par les idées du temps; nous préférons une autre explication. Il y a une grande loi de la prophétie développée par Jahn et Hengstenberg: c'est que, de même qu'aux yeux du voyageur qui a en face de lui une montagne lointaine, les différents sommets semblent rentrer les uns dans les autres, et ne former qu'un sommet unique, quoiqu'en réalité ils soient séparés par maintes profondes vallées, de même aussi les événements contemplés et annoncés par les prophètes leur apparaissent sur un même plan (voy. Cellérier, *Introduction à l'Ancien Testament*, p. 234). C'est ainsi que les apôtres ont confondu dans une même époque la ruine de Jérusalem avec la parousie, comme, sous l'Ancienne-Alliance, les prophètes avaient confondu le retour de la captivité avec la venue du Messie. Et ils devaient être d'autant plus facilement amenés à faire cette confusion, qu'ils voyaient dans la ruine de Jérusalem, qu'ils croyaient très-prochaine (et ici ils ne se sont pas trompés, puisqu'elle est arrivée en 70), le commencement de la vengeance qui devait être consommée au grand jour de l'avénement du Seigneur. De plus, comme d'une part, ce commencement de la vengeance pour les uns devait être un commencement de délivrance pour les autres, et que, d'autre part, les apôtres n'osaient espérer de délivrance qu'avec le retour de Jésus, ils furent ainsi tout naturellement conduits à confondre les deux événements.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette même difficulté se retrouve dans un discours de Jésus (Matth. XXIV). Ne pourrait-on pas l'expliquer, si décidément la difficulté s'y trouve, de la même façon qu'à l'égard des apôtres, en supposant que, si Jésus-Christ a accepté l'humanité, il a également accepté ce qui y était inhérent?

lui de moment plus propice. En effet, l'épreuve menace les fidèles, ils ont par conséquent besoin de force et de résignation pour la supporter, et l'apôtre le sent si bien qu'il ne peut s'empêcher de leur parler souvent de ce moment où le Seigneur, se révélant de nouveau aux siens d'une manière glorieuse[1], leur révèlera en même temps le salut[2] et les rendra participants de la gloire[3]. Le but de l'espérance, c'est donc une grâce, c'est l'obtention de l'héritage céleste, et d'une couronne incorruptible de gloire[4]. L'incrédule pourra s'en moquer sans doute, mais il sera un jour confondu et honteux. Espérez donc pleinement, dit l'apôtre, et soyez toujours prêts à vous défendre avec douceur et respect auprès de ceux qui vous demandent raison de votre espérance[5].

Après avoir examiné les différents moyens par lesquels l'homme peut arriver au salut, et comment il peut le saisir, pour en goûter déjà les prémices ici-bas, il ne nous reste plus qu'à faire une remarque : c'est l'importance que Pierre donne au principe de la liberté individuelle, relativement à l'usage et à l'application de ces moyens en vue du salut. On ne peut s'empêcher de s'apercevoir, en lisant cette lettre, que l'homme peut à son gré refuser ou accepter la vérité, reculer ou avancer dans le chemin de la vie spirituelle. Ainsi, les gentils peuvent se convertir, rien que par la vue des bonnes œuvres du chrétien, et le mari païen par la soumission et la bonne conduite de sa femme[6]. Ainsi, l'homme peut rester incrédule, et, dans cet état, il se fait de la pierre angulaire une pierre de chute et de

[1] Chap. I, 7, 13; IV, 13. — [2] Chap. I, 5. — [3] Chap. V, 1. — [4] Chap. I, 13; I, 4; V, 4. — [5] Chap. III, 15. — [6] Chap. II, 12; III, 1.

scandale[1]. Ailleurs, l'apôtre, en accumulant les recommandations les plus minutieuses et les plus diverses, fait constamment appel au cœur et à la volonté des fidèles, pour les stimuler à obéir à Jésus-Christ, et à marcher fidèlement dans la voie du salut. Ainsi, par exemple, le chrétien doit s'abstenir des convoitises charnelles, être prudent et veiller à la prière [2], purifier son âme en obéissant à la vérité, et résister au diable, cet ennemi redoutable, qui rôde constamment autour de lui [3].

Ce qui montre encore que cette volonté est libre, c'est que l'apôtre propose comme modèles à ses lecteurs tantôt Jésus-Christ, tantôt ceux qui pratiquent le bien [4]. Ce qui le montre peut-être plus encore, c'est que, comme prix de leur foi et de leur obéissance, il leur fait espérer un état d'honneur et de gloire [5] à l'avénement de Jésus-Christ, tandis que, s'ils n'obéissent pas et font le mal, la face du Seigneur se tournera contre eux [6], et ils en rendront compte à celui qui est prêt à juger les vivants et les morts [7]. La crainte du châtiment ou l'espoir de la récompense sont donc pour l'apôtre des mobiles qui peuvent pousser l'homme à faire le bien, et une preuve du rôle que joue en nous la liberté. Nous aurions pu multiplier les passages en faveur de la justesse de cette remarque; nous nous bornons à signaler seulement le fait.

[1] Chap. II, 7. — [2] Chap. II, 11; IV, 7. — [3] Chap. I, 22; V, 9. — [4] Chap. II, 21; III, 5, 6. — [5] Chap. I, 7. — [6] Chap. III, 12. — [7] Chap. IV, 45.

Essai d'une explication sur les rapports de la première épître de Pierre avec quelques autres épîtres.

Nous ne pouvons quitter notre étude sans mentionner un fait assez remarquable, et qui a été considéré par quelques exégètes comme assez important pour qu'ils aient récusé l'authenticité de notre épître : c'est sa ressemblance avec l'épître de Jacques et avec quelques épîtres de Paul, surtout celles aux Romains et aux Éphésiens. Des critiques ont voulu voir dans ce fait un acte de fusion dogmatique : Pierre userait plus ou moins des idées et du langage de Paul, pour s'attacher les disciples de son école. Nous ne pouvons jusqu'ici nous ranger à cette opinion. On ne peut nier pourtant qu'il n'y ait des rapports évidents entre l'épître de Pierre et celles de ses collègues dans l'apostolat. Il n'est pas difficile de déterminer, dans un certain nombre de mots et de phrases, une couleur évangélique assez prononcée qui rappelle Paul, comme, par exemple : l'homme éloigné de Dieu par ses penchants naturels[1], le salut par la grâce de Dieu[2], les péchés abolis par Christ[3], l'agneau sans défaut et sans tache, dont le sang nous rachète[4], l'homme régénéré et sanctifié par le Saint-Esprit[5], etc. Toutefois, si on examine de près les passages, et qu'on les systématise, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il existe quelquefois une différence assez

[1] Chap. I, 14; IV, 2. — [2] Chap. I, 10; V, 10. — [3] Chap. I, 19; II, 22, 24. — [4] Chap. I, 18.

[5] Chap. I, 2, 22; IV, 14. — M. le prof. Reuss a donné dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, t. II, p. 295 et 296, une série assez complète des passages de Pierre qui rappellent la théologie paulinienne.

sensible sur la signification de certains mots, comme sur la valeur de quelques expressions. Ainsi, par exemple, prenons le mot *foi*. Chez Paul, elle est un sentiment mystique du cœur, qui unit le chrétien au Sauveur; chez Pierre, elle est plutôt une conviction ferme, une confiance pleine et entière aux promesses du salut. Pour le premier, la vie chrétienne se rattache à la foi comme une conséquence d'un principe; pour le second, elle s'y rattache plutôt comme un devoir dû à la croyance[1]. Enfin, la foi, dans Pierre, comme le dit fort bien M. Reuss (ouv. cité, p. 297), a pour objet les choses à venir, c'est la confiance dans les promesses de Dieu, confiance qui sera récompensée par l'accomplissement, si elle reste inébranlable; elle se rapporte donc à Dieu, et est à peu près synonyme de l'espérance; dans Pierre, elle est conçue à un point de vue assez différent.

Il nous serait facile de mentionner encore d'autres différences, légères sans doute, mais pourtant assez essentielles pour en tirer la conclusion que Pierre a conservé dans sa rédaction toute son individualité et n'a énoncé que les idées qui lui étaient propres[2].

Au reste, il n'y a souvent de commun dans ces passages que le mot; souvent même les recommandations sont si générales que Pierre a parfaitement pu se rencontrer avec Paul, sans qu'il y ait eu aucune préméditation. Il fait part de ses idées à ses lecteurs, telles qu'elles sont formulées dans son cœur et dans sa cons-

[1] Voy. un cours de M. le professeur Oltramare sur l'*Introduction à la première épître de Pierre*.

[2] Voy. plusieurs de ces différences dans Reuss, ouvrage cité, p. 298, 299.

cience, et parce qu'elles sont le fruit de ses convictions intimes[1].

D'ailleurs ce langage plus ou moins large et évangélique coïncide parfaitement avec ce que nous savons de l'histoire de Pierre, qui nous est fort bien connue. D'après les Évangiles, nous voyons qu'il était d'abord très-zélé pour la religion de ses pères. Son champ de travail se trouve dans le centre juif, dans la Judée, où les chrétiens judaïsants tiennent à conserver les rites et les enseignements mosaïques. Lui-même subit tout naturellement l'influence du milieu dans lequel il vit; ayant grandi sous le régime de la loi, il désire en conserver les formes.

Toutefois une transformation complète s'opérera bientôt dans son cœur; la révélation de Joppe[2] lui montrera que le salut doit enfin franchir les limites de la Judée et être annoncé aux gentils. Il ne résistera pas à cette manifestation d'en haut, et après avoir constaté que Dieu veut en effet se révéler aux païens, il dira hautement en présence des défenseurs du particularisme judaïque que Dieu ne fait point d'acception de personne, mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable[3]. Bien plus, quand les Juifs de Jérusalem lui reprocheront d'être entré chez les incirconcis et d'avoir mangé avec eux[4], Pierre racontera l'appel divin qui lui fut adressé, et finira par s'écrier : Si donc Dieu leur a fait le même don qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu[5] ? Et lorsque

[1] M. Oltramare, cours cité. — [2] Actes X, 10 et suiv. — [3] Actes X, 34, 35. — [4] Actes XI, 2, 3. — [5] Actes XI, 17.

des disciples du parti des Pharisiens enseigneront qu'on ne peut être sauvé sans avoir été circoncis selon la loi de Moïse[1], lorsqu'au synode de Jérusalem[2] une grande discussion s'élèvera dans le sein de l'assemblée au sujet de cette question, Pierre, conservant toujours sa noble indépendance, dira en présence de tous qu'il a été choisi de Dieu pour porter l'Évangile aux gentils, et entraîné par la chaleur de la discussion, il ira jusqu'à emprunter le langage de la plus grande sévérité : Pourquoi, dit-il, tentez-vous Dieu en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons eu la force de porter[3] ? L'apôtre pourra bien encore, sans doute, succomber à un moment de faiblesse, ce qui deviendra le sujet d'une vive remontrance de la part de Paul[4], mais il se relèvera bientôt, car en définitive il n'est plus partisan absolu de la loi mosaïque. Aussi, s'il arrive encore parfois que des chrétins judaïsants se prévalent du nom de Pierre pour s'en faire un drapeau (par la raison qu'il est surtout connu en Judée et le plus distingué des douze), ce n'est pas au véritable Pierre, au Pierre qui affirmait que Dieu avait rendu témoignage aux gentils en leur donnant le Saint-Esprit qu'ils s'attacheront, mais au Pierre d'avant la révélation de Joppe. Pierre n'est plus maintenant judaïsant, et si dans l'épître aux Galates[5] il est appelé l'apôtre des circoncis comme Paul l'est des incirconcis, c'est, croyons-nous, pour le seul motif que son centre d'activité se trouve parmi les Juifs.

Dès lors, quand il éprouvera le besoin de relever le

[1] Actes XV, 5. — [2] Actes XV, 6 et suiv. — [3] Actes XV, 10. — [4] Gal. II, 11, 12. — [5] Gal. II, 7, 8.

courage des fidèles de l'Asie-Mineure, rien ne pourra nous étonner si nous remarquons dans sa lettre une tendance fort large et qui se rapproche plus ou moins de celle de Paul. Et, s'il montre cette largeur, ce n'est pas parce qu'il veut faire des concessions vis-à-vis du parti qui se rattache à l'apôtre des gentils, mais parce qu'elle est le résultat de ses idées propres et de ses sentiments intimes. Il y a eu développement chez lui, on ne peut le nier, il a donné jadis la main d'association à Paul, aussi pourra-t-il dire en toute sincérité à ses lecteurs que la Parole qu'il leur prêche est bien la Parole de Dieu[1], et que ceux qui la leur ont annoncée précédemment étaient bien animés du Saint-Esprit[2]. Il pourra leur dire également en terminant sa lettre[3] : « Je vous écris brièvement par Sylvain, que je regarde comme un frère fidèle, et je vous déclare et vous proteste que c'est dans la vraie grâce de Dieu que vous êtes. »

La force et la persuasion renfermées dans ce dernier verset montrent une fois de plus que rien n'était calculé chez lui pour amener une fusion, et que ses paroles étaient bien l'expression de ses convictions intimes.

Nous sentons pourtant bien que le résultat auquel nous arrivons n'est pas absolument satisfaisant, et qu'on pourra toujours nous demander une explication plus claire sur la ressemblance d'un certain nombre de passages, ressemblance si frappante qu'on serait presque tenté de croire que Pierre a littéralement copié

[1] Chap. I, 17.
[2] Chap. I, 12.
[3] Chap. V, 12.

Paul[1]. Si nous devions donner une opinion, nous dirions qu'il ne serait pas du tout impossible que Pierre ait eu connaissance d'un certain nombre des épîtres de Paul. Ces épîtres en général étaient assez répandues, et lors même qu'il y avait une assez grande distance entre les champs de travail des deux apôtres et que les lettres de Paul ont été adressées quelquefois à des Églises fort lointaines (celle aux Romains par exemple), on peut pourtant fort bien supposer que, vu la facilité des communications dans l'empire, des copies de ces lettres aient pu circuler par l'intermédiaire de quelque chrétien, dans les Églises d'Asie-Mineure, et peut-être aussi, quoique moins facilement, dans des centres plus ou moins judéo-chrétiens.

Or, s'il était une fois prouvé que Pierre a pu avoir sous les yeux les épîtres de Paul, rien ne nous étonnerait qu'il n'en eût subi l'influence sans s'en rendre bien compte. Ce fait s'accorderait même avec son caractère. Nous connaissons cette nature vive et impres-

[1] Voici la liste des principaux passages où la ressemblance est la plus frappante :

Avec Paul.	Avec Jacques.
Chap. I, 3 avec Éphés. I, 3.	Chap. I, 6, 7 avec Jacques I, 2.
Chap. I, 14 avec Éphés. II, 3 et Rom. XII, 2.	Chap. I, 24 avec Jacques I, 10.
Chap. II, 13. 14 avec Rom. XIII, 1-4.	Chap. IV, 8 avec Jacques V, 20.
Chap. II, 18 avec Éphés. V, 5.	Chap. V, 5, 9 avec Jacques VI, 7; IV, 6, 7, 10.
Chap. II, 16 avec Gal. V, 13.	
Chap. III, 1 avec Éphés. V, 22.	
Chap. III, 9 avec Rom. XII, 17.	

Voy. Reuss, ouvrage cité, t. II, p. 293, qui a donné une liste beaucoup plus détaillée de ces passages.

sionnable qui devait facilement se laisser subjuguer par une nature plus puissante et plus forte.

En conséquence, après avoir vu ces Églises d'Asie-Mineure, dont le père spirituel était Paul, grandir, se développer et marcher si fidèlement dans les voies du Seigneur, après avoir connu le dévouement de cet homme, qui ne se considérait pas comme le plus petit des apôtres et qui, défendant toujours si dignement son apostolat, affirmait bien haut qu'il avait été choisi du Seigneur, bien qu'il ne l'eût pas connu personnellement, après avoir entendu le ton d'autorité et les amers reproches de son collègue quand un jour il oublia son mandat[1], après l'avoir vu enfin convertir les gentils et renverser, partout où le conduisait l'Esprit de Dieu, cette paroi mitoyenne qui séparait encore les Juifs des Gentils, pouvait-il ne pas être plus ou moins saisi par tant de travail, par tant de dévouement, par tant de succès, et se sentir intérieurement plus ou moins poussé à lire, à méditer même avec attention les pages écrites par un homme aussi prodigieux, aussi étonnant que Paul? Dès lors, certains mots, certaines phrases se seraient comme stéréotypées dans sa mémoire, d'autant plus que, pour la plupart, elles exprimaient, comme nous l'avons dit plus haut, ses propres idées, et quand un jour, poussé par l'esprit de Dieu, il se serait décidé à prendre la plume pour soutenir les chrétiens d'Asie en face de l'épreuve, une certaine conformité de style avec Paul en serait quelquefois sortie, mais sans aucune intention préméditée de la part de l'auteur.

Quant à la ressemblance de quelques passages de notre épître avec Jacques, nous serions presque tenté

[1] Gal. II, 11, 12.

de l'expliquer de la même manière. Toutefois ces passages sont beaucoup moins nombreux que les précédents, et plusieurs, même, sont cités d'après l'Ancien Testament par les deux écrivains sacrés.

Nous arrivons au terme de notre étude. Nous sommes le tout premier à reconnaître ses lacunes et ses imperfections, et nous sommes bien loin de croire que nous ayons tout dit sur une épître, si courte il est vrai, mais pourtant si belle et si riche. Toutefois nous pouvons nous rendre le témoignage d'avoir étudié sérieusement le sujet, et si nous n'avons pas absolument réussi, nous sommes heureux du moins de pouvoir dire que ce travail n'est pas resté sans fruit pour nous, et qu'il n'a pas laissé que de développer singulièrement en nous le goût des études bibliques.

Vu :
Strasbourg, le 2 avril 1867,
Le président de la soutenance,
E. REUSS.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 5 avril 1867,
Le Recteur, A. CHÉRUEL.